

## Compte rendu

---

### Ouvrage recensé :

Robert Scholes and Robert Kellog, *The Nature of Narrative*, London-Oxford-New York, Oxford University Press, 1968, 326 p.; Frank Kermode, *The Sense of an Ending; Studies in the Theories of Fiction*, London-Oxford-New York, Oxford University Press, 1968, 187 p.; James L. Calderwood and Harold E. Toliver, *Perspectives on Fiction*, London-Oxford-New York, Oxford University Press, 1968, 384 p.

par Réal Ouellet

*Études littéraires*, vol. 2, n° 1, 1969, p. 130-133.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500071ar>

DOI: 10.7202/500071ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

entier » ; enfin, elles ne dédaignent pas de s'immiscer dans les affaires d'« école » (l'unanimité et le futurisme recueillant le dynamisme du « poète des *Forces tumultueuses* »).

Aragon et Verhaeren n'ont servi que d'exemples. Nous pourrions encore citer telle analyse thématique, tout à fait remarquable, de l'« ordre fantastique » chez Martin du Gard ; telle approche de Max Jacob par l'analyse du caractère ; tel développement destiné à justifier la publication posthume des brouillons d'écrivain . . .

Il suffit : Fr. Hellens a eu tort de recourir à « intuitif », . . . mais seulement s'il a pensé qu'on pouvait, autrement, le « juger extravagant ou usurpateur, pour tout dire mystificateur » (*Avant-propos*). Les *Essais* montrent assez que la précaution était inutile. Qu'elle soit soutenue par la ferveur ou nourrie de savoir, la critique ne court aucun danger à emprunter ces voies parallèles : tout dépend de la qualité du *guide*. Nous n'avons pas cherché ce dernier mot ; il est de Char, parlant de Franz Hellens. « Je n'aime pas qu'on se rassemble pour saluer un ami et un guide » (*Recherche de la Base et du Sommet*).

L. SOMVILLE

Université Laval

□ □ □

Robert SCHOLLES and Robert KELLOGG, *The Nature of Narrative*, London-Oxford-New York, Oxford University Press, 1968, 326 p. ;

Frank KERMODE, *The Sense of an Ending; Studies in the Theories of Fiction*, London-Oxford-New York, Oxford University Press, 1968, 187 p. ;

James L. CALDERWOOD and Harold E. TOLIVER, *Perspectives*

*on Fiction*, London-Oxford-New York, Oxford University Press, 1968, 384 p.

Le critique littéraire étrangère connaît, depuis quelques années en France, un regain d'intérêt certain. Plusieurs collaborateurs des revues *Tel Quel*, *Communications* et *Critique* empruntent largement à des sources négligées jusqu'ici par la critique française. Certaines maisons d'éditions, gagnées par cet intérêt nouveau, n'hésitent plus à publier des traductions d'œuvres critiques étrangères : à titre d'exemples, on peut signaler la parution récente d'un choix de textes des formalistes russes (Éd. du Seuil), de *Mimesis* d'Erich Auerbach (Gallimard) et la publication prochaine d'une traduction d'*Anatomy of Criticism* de N. Frye. Mais s'il a fallu attendre plus de vingt ans pour voir apparaître une traduction française de *Mimesis*, le lecteur français devra se résoudre à lire dans la langue originale plusieurs études littéraires importantes.

Trois livres publiés récemment en « paperback » par Oxford University Press intéresseront vivement ces lecteurs avides de points de vue nouveaux sur la littérature narrative. Le premier, *The Nature of Narrative*, de R. Scholes et R. Kellogg, se présente comme un « antidote à toutes les vues étroites sur la littérature ». Plus précisément, il refuse d'appliquer à toutes les formes narratives les critères habituellement réservés au roman. Car, pensent les auteurs, une vue aussi étroite de la littérature narrative occidentale appauvrit et fausse tout jugement critique. Le roman ne marque pas nécessairement un progrès par rapport aux formes moins récentes de narration (récits mythiques, légendes, contes folkloriques, épopées, confessions, satire) : il ne constitue qu'une des nombreuses formes de récit.

Embrassant la production narrative de plusieurs pays, depuis la tradition orale primitive jusqu'aux œuvres de Joyce, Proust, Mann, Faulkner, les auteurs tentent de débrouiller l'écheveau confus des influences et apports des œuvres marquantes.

Deux chapitres du livre me semblent particulièrement dignes d'intérêt : ce sont ceux consacrés à l'héritage classique et aux différents modes de caractérisation dans le récit. Le chapitre intitulé « The Classical Heritage of Modern Narrative » s'attache à montrer l'originalité des diverses formes narratives exploitées chez les Grecs et les Latins. Les auteurs s'intéressent particulièrement à l'épopée homérique, à l'histoire et au roman. MM. Scholes et Kellogg insistent longuement sur l'originalité des historiens romains qui, tout en s'inspirant des modèles grecs, innovèrent à un point tel qu'ils utilisèrent presque toutes les grandes formes narratives du monde occidental. Mais affirmer que Tite-Live et ses prédécesseurs latins sont les premiers historiens de l'Antiquité à mettre l'accent sur l'évolution et le fonctionnement des institutions religieuses, politiques et économiques, c'est manifester une connaissance pour le moins superficielle de Thucydide.

Le quatrième chapitre, intitulé « Character in narrative », est peut-être le plus original de tout le livre. Car si dans les pages consacrées à la tradition orale, aux littératures latine et grecque, à l'intrigue et au « point de vue », les auteurs pouvaient s'inspirer de nombreuses et riches études, il n'en va pas de même dans ce chapitre. En une quarantaine de pages, MM. Scholes et Kellogg réussissent à dégager les différents moyens mis en œuvre pour caractériser les personnages épiques, romanesques ou historiques, des épopées primitives aux grandes œuvres narratives du XX<sup>e</sup> siècle.

Si grands que soient les mérites de ce livre, les lecteurs français resteront sans doute sur leur faim. Nulle part, on ne mentionne les noms de Malraux, Camus, Sartre, Robbe-Grillet ou Butor. Il suffit de relire *Répertoire I et II* ou les pages de Sartre sur le « réalisme de la temporalité » pour comprendre les perspectives nouvelles qu'auraient pu ouvrir les réflexions de ces créateurs. La lecture de Sartre aurait peut-être amené MM. Scholes et Kellogg à ne pas dissocier les différents aspects de la narration au XX<sup>e</sup> siècle de la démarche philosophique qui les soustendait. Mais n'insistons pas là-dessus ; soulignons plutôt que *The Nature of Narrative* nous propose une synthèse stimulante susceptible d'élargir l'horizon un peu étroit de la critique traditionnelle française sur le roman <sup>1</sup>.

\* \* \*

*The Sense of an Ending* se présente aussi comme une vaste synthèse à laquelle la critique américaine n'a pas ménagé les éloges : David Lodge a présenté le livre comme « a packed, stimulating, highly original book » et Leo Bersani comme « an impressively learned, eloquent and brilliant defence of a nonschismatic view of human time ». M. Kermodé jingle avec les systèmes philosophiques, les idéologies, les mythes, la psychologie, les sciences, la littérature et même la théologie avec une facilité déroutante pour le lecteur. Il veut montrer comment la « pensée apocalyptique » s'est exprimée dans des « fictions de la Fin ». Le genre romanesque, constituant « la forme principale de

<sup>1</sup> Le livre de Scholes et Kellogg vaut surtout par sa largeur de vue et la qualité de sa synthèse. Le lecteur français lira en outre, dans une perspective totalement différente, *l'Analyse structurale du récit (Communications, n° 8, 1966)*.

l'art littéraire », fera surtout l'objet de l'étude. C'est dans cette optique que M. Kermodé analyse longuement *la Nausée* de Sartre pour y décèler « les dissonances entre la réalité et la fiction d'aujourd'hui », « entre l'humanité et la contingence ».

On admire la large culture de l'auteur et l'assurance avec laquelle il passe d'un siècle à l'autre, d'une philosophie ou d'une œuvre à l'autre : il est rare de voir discutés dans un livre consacré aux œuvres de fictions Albert le Grand, Thomas d'Aquin, Averroès, Whitehead, Marx, J. Dewey, K. Popper, Bergson et *tutti quanti*. Mais on ne pourra se retenir d'exprimer une certaine méfiance devant une synthèse aussi ambitieuse. Pour ma part, j'avoue ne pas saisir très bien le sens de plusieurs formules brillantes et ésotériques de M. Kermodé : par exemple, il affirme que le romancier est plus thomiste que sartrien ; il qualifie le *nouveau roman* de « solipsistic realism » et parle de « modern demythologized apocalypse ». Et comment accepter les trop nombreuses généralisations et simplifications abusives dont je cite deux exemples :

p. 129 : « Whether, with Lukacs, you think of the novel as peculiarly the resolution of the problem of the individual in an open society — or as relating to that problem in respect of an utterly contingent world ; or express this in terms of the modern French theorists and call its progress a necessary and < unceasing movement from the know to the unknown >. »

p. 138 : « This is true in spite of the claim of the doctrinaire *nouveau roman* school to have abolished character. »

\* \* \*

*Perspectives on Fiction* est un recueil de 25 courts « essais » sur la littérature narrative. Dès le début de

leur préface, MM. Calderwood et Toliver expriment le but qu'ils se sont fixé en rassemblant ces textes dispersés dans des livres ou des revues : « Though their emphasis falls collectively on modern prose fiction and its special problems of style, point of view, characterisation and plot, a few also range among epics, myths, sagas, and folktales ». Le recueil groupe des textes sous six grands titres : 1. « Nature and Method of Fiction » ; 2. « Narrative Forms » ; 3. « The Novel » ; 4. « Technique » ; 5. « Plot and Structure » ; 6. « Character ».

Ne pouvant rendre compte en quelques lignes de la richesse et de la diversité de ces études, je me contenterai de tirer quelques réflexions des pages consacrées au « point de vue ».

On sait que la critique anglaise et américaine, depuis la parution des préfaces d'Henry James vers 1910 et du livre de Percy Lubbock, *The Craft of Fiction*, en 1920, attache beaucoup d'importance aux techniques de narration. James ne cessait de répéter : « Dramatize! Dramatize! » Se souvenant de la célèbre formule de Flaubert sur le romancier invisible mais partout présent comme Dieu, James souhaite que l'histoire se raconte elle-même sans qu'on sente la présence d'un narrateur. Percy Lubbock écrit dans son livre : « . . . The art of fiction does not begin until the novelist thinks of his story as a matter to be *shown*, to be so exhibited that it will tell himself ».

À discuter les mérites du « dramatized novel », critiques et romanciers en sont arrivés à poser le problème de la narration de façon différente : il ne s'agit plus tellement de savoir si le roman est « dramatisé » ou non, mais d'établir de quel point d'observation l'histoire nous est racontée. Lubbock écrit au début du chapitre XVII de son livre : « The whole intricate question of method,

in the craft of fiction, I take to be governed by the question of the point of view — the question of the relation in which the narrator stands to the story ». De Percy Lubbock à Wayne C. Booth, aucun critique anglais ou américain ne publierait un livre sur le roman sans consacrer plusieurs pages à ce que Jean Rousset appelle « les modalités du point de vue ». Les textes retenus par MM. Calderwood et Toliver permettront donc au lecteur français de se familiariser avec ces discussions dont on trouve des échos dans plusieurs articles parus après la seconde guerre mondiale dans la *Revue du cinéma* ou les *Temps modernes* et quelques livres comme l'*Âge du roman américain*, (1948), de Claude-Edmonde Magny, *Temps et roman* (1946) de Jean Pouillon, *Stendhal et les problèmes du roman* (1954) de Georges Blin.

Le lecteur de « textbooks » sur le roman trouvera, dans *Perspectives on Fiction*, des études souvent reprises dans des recueils de ce genre (celles de A. Warren, M. Schorer, P. Lubbock et E. M. Forster) ; mais jamais on n'a publié un échantillonnage aussi large et représentatif de la critique anglaise et américaine sur le roman.

Réal OUELLET

Université Laval

□ □ □

Jean RICARDOU, *Problèmes du nouveau roman*, Paris, éditions du Seuil, Coll. *Tel Quel*, 1967, 207 p.

Il s'agit ici d'un recueil d'articles d'abord parus en revue et remaniés par la suite : comptes rendus et textes polémiques voisinent avec des essais théoriques non sans quelques redites. Mais enfin, — cela semble entendu depuis Sainte-Beuve — qui dit volume de critique littéraire dit le plus souvent « mélanges » d'écrits

déjà publiés ailleurs. Il faut donc s'y résigner : le critique aime se répéter.

Au reste, ces textes de Ricardou valent la peine qu'on les relise. Un écrivain s'y interroge sur un curieux phénomène : l'écriture des œuvres de fiction. Il est bien peu d'idées reçues sur la création romanesque qui résistent à son examen méfiant : refusée la chronologie respectueuse du déroulement de l'anecdote, niée la description-tableau et l'équivalence des signes plastiques et écrits, transcendés les rhétoriques et terrorismes de l'expression, balayé le dogme réaliste d'un primat du signifié mondain sur le signifiant littéraire. Du côté du nouveau roman et de *Tel Quel*, la littérature est « originare » et se donne ses propres lois. À refuser une aveugle subordination au réel, l'écriture se veut une valeur de contestation qui la dégage de l'ennuyeuse alternative de la gratuité et de l'engagement. Ainsi, c'est dans la complexité et la rigueur de son fonctionnement interne que le nouveau roman se cherche et dans le refus d'un signifié premier extérieur au texte.

Ricardou pratique l'analyse de texte avec une patience et une attention au détail que pourraient lui envier plusieurs critiques hostiles aux à-peu-près et aux généralisations de la critique structuraliste en littérature. Sans qu'il faille s'en étonner, il trouve *un ordre dans la débâcle* du roman contemporain. Une lecture appliquée de Robbe-Grillet surtout, mais aussi de Simon, Sollers, Ollier, Butor et même Poë, fait surgir une fascinante cohérence au sein d'œuvres dont on refuse le plus souvent les procédés d'écriture prétendus immotivés. Parmi ceux-ci, se dégagent comme particulièrement problématiques la description créatrice, la construction temporelle de la narration et la métaphore structurelle ; sur eux, se fonde l'entreprise elle-même problématique du roman d'aujourd'hui.